

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Vous avez bien voulu me demander si je vous autorisais à donner, dans votre *Revue*, quelques extraits du feuilleton du *Journal des Débats*, du 19 avril courant, sur *le mois de Marie et la musique dans les églises*.

Cet article étant maintenant dans le domaine public, loin d'avoir le droit de m'opposer à votre désir, je ne puis être que reconnaissant du concours que vous voulez bien me prêter, en contribuant à la propagation d'idées et de doctrines qui, je m'en flatte, sont aussi les vôtres.

Croyez qu'il m'en a coûté beaucoup pour jeter ce cri d'alarme et mettre à nu la plaie qui, à mon avis, doit dévorer l'art religieux dans un temps plus prochain qu'on ne pense. Mais puisque j'ai commencé, je ne m'en tiendrai pas là; je continuerai à combattre de toutes mes forces le mal sous toutes ses formes. Après le chapitre du *Mois de Marie* viendront successivement, et le chapitre des cantiques en langue vulgaire, et le chapitre des messes et des motets en musique, et le chapitre des corrupteurs du plain-chant, et le chapitre des arrangeurs, etc., etc...

Si vous avez quelques instants à perdre avec moi, monsieur le Directeur, laissez-moi en profiter. Je suis plein de mon sujet; je n'ai pu // 204 // tout dire dans mon article des *Débats*; il y avait surtout des citations que j'aurais voulu compléter. Vous serez toujours libre de me retirer la parole quand il vous plaira.

J'entame donc, sauf à y revenir plus tard, ce chapitre des cantiques, un des plus essentiels puisqu'il s'agit ici de l'enfance.

Vous avez été frappé, comme moi, de la trivialité mélodique, de la grossière accentuation et de la prosodie barbare qui défigurent les cantiques de nos recueils les plus accrédités, lesquels, contrairement au double but qu'ils devraient se proposer d'atteindre, ne semblent avoir été faits que pour fausser l'éducation musicale des enfants et des jeunes congréganistes, et porter leur esprit à la dissipation. «La Religion a consacré la poésie à son usage dès l'origine du genre humain. Avant que les hommes eussent un texte d'écriture divine, les sacrés cantiques, qu'ils savaient par cœur, conservaient la mémoire de l'origine du monde, et la tradition des merveilles de Dieu.» On ne saurait expliquer, plus éloquemment et en moins de mots, l'origine et le but des cantiques, que Fénelon ne le fait ici dans sa *Lettre sur l'éloquence*.

Dans le feuilleton dont vous voulez bien vous occuper, monsieur le Directeur, j'ai emprunté une citation à un article de M. Danjou, publié en 1846 dans sa *Revue de musique classique et religieuse*. Je puis ici compléter cette citation.

Après avoir dit que l'Eglise devrait s'en tenir à ses chants consacrés du *Salve*, de l'*Ave*, de l'*Alma*, etc., très supérieurs aux élucubrations musicales de Messieurs tels et tels, ce que l'écrivain n'a pas de peine à démontrer, M. Danjou arrive au chant des cantiques, pour lesquels, je

l'avoue, il n'a pas une grande prédilection; mais comme l'Eglise a toujours admis le cantique en langue vulgaire sur les principaux mystères de la foi et sur les légendes des saints comme moyen d'instruction et d'édification, il ne faut pas se montrer plus difficile qu'elle.

Cependant, dit M. Danjou, s'il faut absolument des cantiques pour ces réunions (du mois de Marie), qu'on ne choisisse du moins dans les recueils que ceux dont la mélodie est grave et populaire tout à la fois... Les mesures à six huit, par exemple, manquent presque toujours de gravité, à moins que le mouvement ne soit très-lent. Le cantique: *Bravons les enfers*, qui se chante sur un air devenu populaire, est une mesure à deux temps très-bonne pour être exécutée sur un champ de bataille, et tout-à-fait déplacée à l'église. Ces mots: *Bravons les enfers, brisons tous nos fers*, ont causé l'erreur du compo- // 205 // -siteur [compositeur]; il aura cru qu'il s'agissait, comme dans *la Marseillaise*, d'exciter des sentiments belliqueux et de provoquer au carnage, tandis que tes paroles qui suivent les deux premiers vers:

Unissons nos voix,  
Rendons à la croix  
Un sincère et public hommage,

expliquent le vrai sens de ce cantique, qui est une préparation à l'adoration de la croix, et nullement un appel de combat... On chanta partout, poursuit l'auteur, un cantique: *Esprit saint, descendez en nous*, sur un ancien air de marche qui est, au point de vue religieux, une véritable monstruosité.... Reste à savoir si, en le chantant de cette façon, personne ne songe réellement à se pénétrer des sentiments qu'expriment les paroles. Pour moi, je vois dans une chaire un prêtre agenouillé qui invoque les lumières de l'Esprit saint; je vois au même moment l'auditoire qui se récrée un instant par un chant guerrier. Mais assurément le but qu'on se propose n'est pas atteint; et l'adoption si générale d'un air trivial et inconvenant suffirait seule pour montrer à quel degré de corruption et d'égarement est parvenu le goût en musique religieuse.... Je résume ces courtes réflexions en exprimant le vœu de voir renaître en usage dans les confréries, catéchismes, comme aux réunions du mois de Marie, les antiques chants de l'Eglise.... Je prie en outre tous les ecclésiastiques qui partagent nos idées de bannir impitoyablement tous les airs de cantiques qui ne sont pas simples et populaires dans le sens que je viens d'expliquer.... Je voudrais encore qu'on chantât tous les soirs, aux exercices du mois de Marie; le *Magnificat* en faux-bourdon. L'Eglise a placé ce cantique dans l'office de chaque jour. Le peuple assurément en comprend le sens.... Pour les litanies, il en existe de fort belles en plain-chant. Celles qu'on exécutait autrefois à Notre-Dame-de-Lorette sont d'un très-bel effet<sup>1</sup>.... Il est temps cependant d'ouvrir les yeux et d'apercevoir l'erreur dans laquelle on est tombé. Dans beaucoup d'églises de France le chant paroissial a disparu, et les curés s'efforcent de suppléer à cette perte en formant, avec le concours de femmes et de filles chrétiennes, des chœurs de musique.... Mais si l'on ouvre par là la porte de nos églises à la musique

---

<sup>1</sup> Autrefois! «Que les temps sont changés!»

mondaine et profane, si l'on habitue le peuple à un genre de chant tout-à-fait sensuel, nous en viendrons plus tard, comme l'Italie, à emprunter à l'opéra des lambeaux de musique pour notre culte. Dieu fasse qu'un tel désastre n'arrive jamais!»

// 206 // Cette dernière citation de M. Danjou est instructive; elle fait connaître le mal, et elle indique le remède. «Ah! s'écrie encore M. Danjou, si les idées que nous exprimons étaient adoptées par le clergé et imposées par les évoques! si le goût de la musique religieuse s'épurait!»

Que de choses n'aurions-nous pas à ajouter ici relativement au chant des cantiques, à ce cantique de l'invocation du Saint-Esprit, par exemple, sur le premier vers duquel les chanteurs des confréries ne manquent jamais de faire une grosse faute de prosodie: *Esprit saint, descendez en nous*; sur cet autre cantique: *Hélas! quelle douleur remplit mon cœur*, etc., qui, sur un rythme vif et à deux temps, est tout ce qu'on voudra, chanson de table, chanson d'amour ou de victoire, tout, excepté une traduction du *Miserere!*

J'ai montré dans mon article, monsieur le Directeur, qu'à Paris, le vénérable Prélat qui gouverne ce diocèse a vigoureusement adopté ces idées et n'a rien négligé pour qu'elles fussent *imposées au clergé et aux fidèles*. Mais il ne suffit pas toujours que l'autorité prenne en main la cause des idées les plus saines et les plus vraies: c'est une rude besogne que de s'attaquer à l'envahissement du mauvais goût, et Monseigneur de Paris sait, mieux que moi, que le triomphe de la vérité ne s'achète qu'au prix des plus longs et des plus persévérants efforts.

Le témoignage de M. Danjou n'est pas le seul que j'ai invoqué. J'ai cité également un article du 29 mai 1849 de l'*Ere nouvelle*. Ce dernier article contenait encore, non plus relativement aux cantiques, mais relativement au genre de musique adopté généralement dans les exercices du mois de Marie, le passage suivant qui me semble devoir être du goût de vos lecteurs:

«Dans une église que nous ne voulons pas désigner, MM. les organistes et maîtres de chapelle nous ont exhibé un véritable duo bouffe chanté par deux basses-tailles, un duo bouffe irréprochablement coupé pour la scène, avec ses trois mouvements: *allegro*, *cantabile*, et la *stretta*; on aurait pu se croire à une représentation de la *Cenerentola* ou de *Don Pasquale*, sauf le charme de la musique et l'excellence des chanteurs. Mais, parmi les morceaux qui composent le répertoire habituel du mois de Marie, nous signalerons un *Regina cæli lætare*, pour solo et chœur, qui est bien la pauvreté la plus plate et la plus niaise que nous ayons jamais ouïe; et ce morceau jouit d'une popularité immense dans les paroisses! Et l'orgue, le roi des instruments, l'instrument monumental.... l'orgue balbutie ces misérables refrains, ces insipides fredons! Eh bien! nous le dirons sans détour, si c'est // 207 // là un sujet de pitié pour l'artiste, c'est aussi un sujet de tristesse pour le chrétien.... Mais ces abus auront bientôt un terme, et le moment n'est pas loin où le clergé, faisant droit aux réclamations respectueuses qui lui arrivent de toutes parts, enjoindra à ses

musiciens à gages de se renfermer dans l'esprit du sanctuaire, de s'en tenir au lutrin, à l'Antiphonaire grégorien, aux enfants de chœur, et à n'admettre pour tout orchestre que l'orgue d'accompagnement et le grand orgue maintenus dans leurs limites naturelles. Ce jour-là le clergé aura rendu un grand service à l'art, et, dans notre conviction, un service plus grand à la religion.»

Ce langage, comme celui du fondateur de la *Revue de Musique religieuse et classique*, était respectueux et digne. Il y a plus, le second critique mettait le clergé hors de cause. «Si le clergé le savait!» disait-il; et, par une déférence délicate, il faisait porter aux seuls organistes et maîtres de chapelle, les plus directement responsables, le poids de ses accusations.

Hé bien! moi, j'ai osé aller plus loin. Les exercices du mois de Marie, ai-je dit, ont pour but d'attirer la foule; *c'est*, en un mot, *une affaire de recette*. HABEMUS CONFITEMEM... Je répète ici que ces expressions m'ont été dites par des curés de Paris. À mon tour, je leur demande de répondre à cette question: Entre l'affaire de recette et l'affaire de dévotion, à laquelle des deux donnera-t-on le pas sur l'autre? Pour être en dehors de l'office paroissial, le mois de Marie en fait-il moins partie du service divin? On veut amener du monde! mais, encore un coup, ne craint-on pas d'amener des profanateurs, de ces désœuvrés qui, à la pensée de vos *chants impurs et lascifs* (ce sont les mots du concile de Trente), de votre mise en scène, de vos girandoles, de vos lampions colorés se jouant parmi les fleurs, sont alléchés par je ne sais quel arrière-goût de fruit défendu? Faut-il que ce soit à nous, laïcs, à dire ces choses?

J'ai parlé en outre, de l'aplomb merveilleux avec lequel nos prêtres compositeurs, et même simplement musiciens, et souvent même non musiciens, discutent, décident, tranchent sur le plain-chant, sur son accompagnement, sur le rythme grégorien, sur la musique, sur l'esthétique, sur l'instrumentation et ses derniers progrès, et enfin *de quibusdam aliis*. Ceci me rappelle une anecdote piquante. Le curé d'une des plus grandes paroisses de Paris se plaignait un jour de ce que ses chantres chantaient trop bas; il aurait voulu qu'ils chantassent en voix de ténor. «Comment voulez-vous, monsieur le curé, lui dit l'interlocuteur, qu'il en soit autrement, tous vos chantres ont une voix // 208 // de basse-taille. – Ah! soyez tranquille, reprit le curé, je leur laverai la tête à tous, et il faudra bien qu'ils chantent haut.» N'est-ce pas Blaise qui, voyant Lucas, son débiteur, à l'agonie, lui défend de mourir avant de l'avoir payé?

Laissez-moi mourir à mon aise,  
Répondit faiblement Lucas.  
– Oh! parbleu! tu ne mouras pas  
Que tu ne m'aies payé, dit Blaise.

Mais, mon cher Rédacteur, je vous réserve un autre exemple de cet aplomb, exemple bien autrement curieux et auquel je vais passer, après avoir fait cette observation générale que, jamais chez les artistes séculiers, virtuoses, compositeurs de musique instrumentale, compositeurs de musique lyrique, qui ont acquis la renommée à force d'épreuves et de

luttés, on ne vit une confiance en soi plus entière et plus robuste que chez Messieurs du clergé qui se piquent d'art musical. La raison en est simple; c'est que les œuvres de leurs confrères compositeurs, parmi l'heureux et docile troupeau appelé à en jouir, sont réputées sublimes avant d'être entendues, sont prônées avant même qu'elles soient écloses, et que, sans rencontrer jamais la moindre critique, elles trouvent partout des admirateurs aveugles.

Muse changeons de style et quittons la satire;  
C'est un méchant métier que celui de médire.

La scène se passe dans la sacristie d'une des plus riches paroisses de Paris, entre deux interlocuteurs, l'un, l'ecclésiastique chargé de la préparation des enfants à la première Communion; l'autre, l'organiste dont je vous laisse à deviner le nom. Il y en a même un troisième, le chantre de ladite paroisse, qui ne dit qu'une phrase, courte et bonne, comme vous verrez.

Je garantis la parfaite exactitude des détails du dialogue suivant.

Aux approches de la cérémonie de la première Communion, l'ecclésiastique en question proposa à l'organiste en question de se charger de l'accompagnement des cantiques pour cette cérémonie, ces solennités étant en dehors des attributions de l'organiste en titre. Celui-ci consentit.

— Mais ce n'est pas font, M. l'organiste, reprit l'ecclésiastique; // 209 // outre les cantiques à accompagner, il y a encore des intervalles qu'il faut remplir. L'année dernière, voire prédécesseur, M. C....., nous amena une violoncelle qui joua plusieurs morceaux. Jamais, M. l'organiste, non jamais on n'entendit des sons plus pleins, plus beaux, plus purs, plus brillants, plus éclatants, plus grandioses, plus majestueux que les sons de cette violoncelle; chacun était pénétré, ému; on pleurait. Si vous aviez, par hasard, M. l'organiste, parmi vos «camarades», quelqu'un qui sût jouer de la violoncelle, et qui fût disposé à se faire entendre chez nous, vous nous rendriez le plus grand service en nous l'amenant. Mais je vous préviens, M. l'organiste, qu'il faut qu'il soit bien fort, très-fort, je ne vous le cache pas, pour soutenir la comparaison avec celui de l'année dernière. Grand Dieu! quelle violoncelle! quels accents! Si vous aviez entendu ces sons! Tenez, j'en frissonne, rien que d'y penser.

— Mais, M. l'abbé, quel était donc ce virtuose? comment s'appelle-t-il? peut-être pourrait-on le connaître.....

— Oh! non, M. l'organiste, non, voyez-vous. C'était un homme très-modeste; il ne nous dit pas son nom! et M. C..... ne nous le dit pas non plus. Même qu'ils s'enfermèrent tous les deux, seuls avec le souffleur, à la tribune de l'orgue, pour ne pas être dérangés, et que le joueur de violoncelle ne fût vu de personne. Au surplus, M. l'organiste, vous savez qu'il y a 30 francs de casuel pour vous, et, si vous nous amenez un ou deux de vos «camarades», il y aura «quelque chose en sus» pour que vous

puissiez leur offrir à «se rafraîchir et casser une croûte» avec vous, comme de juste.

L'organiste fit un mouvement dont l'ecclésiastique ne s'aperçut pas. Ce dernier était de très-bonne foi: n'y allait bon jeu bon argent, comme on dit. L'organiste n'était rien sans doute. Mais il faut rendre cette justice à M. l'abbé: s'il avait eu affaire à Beethoven ou à J.-S. Bach, il ne les eût pas traités autrement.

L'amour propre de l'organiste était en jeu. Il lui fallait trouver un violoncelliste; Batta, Servais n'étaient pas à Paris; mais il y avait Franchomme, Franco-Mendès; parmi les violons, il y avait Massart, Alard, Sauzay, etc. Après avoir réfléchi un instant:

— Comptez sur moi, M. l'abbé, dit-il. Puisque le virtuose de Tannée dernière veut garder l'anonyme, nous en aurons un autre. Je vous amènerai un violoncelliste et peut-être un violoniste.

— Arrangez cela comme vous l'entendrez, répondit l'ecclésiastique, je m'en rapporte à vous. D'ici à deux jours, je vous enverrai une note exacte de la cérémonie, sur quoi vous vous guiderez tant pour // 210 // les cantiques à accompagner que pour les morceaux à jouer dans les intervalles.

L'organiste s'étant assuré du concours de MM. Massart et Franco-Mendès, le programme musical fut arrêté entre eux ainsi qu'il suit: 1° andante du trio en *mi bémol* pour piano, violon et violoncelle, de Beethoven; 2° adagio de la sonate en *sol* mineur de Mozart pour piano et violon, (la partie de violon jouée par le violoncelle); 3° andante d'un concerto de R. Kreutzer pour violon joué par M. Massart. Une répétition eut lieu à la tribune de l'orgue pour essayer le clavier et les jeux sur lesquels la partie de piano devait être exécutée.

Le grand jour arriva. Tout alla à souhait, les deux virtuoses firent merveilles et rendirent cette belle musique avec une touchante et noble expression. Des marguilliers, des amateurs vinrent les féliciter sur l'exécution et le choix des morceaux.

La cérémonie terminée, MM. Massart et F. Mendès allèrent à leurs affaires, tandis que l'organiste se rendit à la sacristie pour déposer les clés, et se trouva en présence de l'ecclésiastique. À dire le vrai, il s'attendait quelque peu à un compliment, si ce n'était pour lui, du moins pour ses amis.— Ah! vous voilà, M. l'organiste. Hé bien, ça a très-bien marché; il n'y a pas eu d'accroc, les cantiques ont été bien accompagnés, les morceaux ont été bien à leur place. Et puis ces enfants ont été si recueillis, si édifiants.... Ah! M. l'organiste, c'est là une consolation, une grande consolation, et qui nous dédommage bien de toutes nos peines. À propos, j'oubliais de vous parler de vos artistes, M. l'organiste. Ce sont des gens habiles, fort habiles, certainement. Ils ont du talent, ça se voit. Mais à vous parler franchement, entre nous, ce ne doit pas être des gens.... là.... des gens.... bien

«cossus» n'est-ce-pas ?

— Que voulez-vous dire, M. l'abbé!

— Je veux dire que ces artistes.... ils jouent bien, oh! très-bien..., mais on voit qu'ils ne doivent pas gagner beaucoup d'argent, car ils ont de bien mauvais instruments... Je ne sais sur quels chaudrons ces Messieurs ont joué; mais c'était des sons maigres criards, désagréables; ça jurait, ça sifflait!... ah! M. l'organiste, quelle différence avec *cette* violoncelle de l'année dernière! Des sons beaux, magnifiques, qui résonnaient dans la voûte, qui faisaient trembler les vitres, tout le monde tressaillait... ça ne peut pas se comparer.... Ce n'est pas un reproche que je vous adresse, à vous, M. l'organiste. Ce n'est pas votre faute. Vous avez fait de votre mieux. // 211 // Du reste, comme je vous l'ai dit, nous ne pouvons pas nous plaindre, ça a bien marché.... Ah! dites-moi encore, M. l'organiste; de qui sont les morceaux que ces Messieurs ont joué? Si ce sont eux qui les ont composés, je ne les en féliciterai pas. C'est savant, c'est bien fait peut-être, mais c'est triste, traînant, lourd; ça n'a pas de charme, de chant, d'onction....

— Permettez, monsieur l'abbé, ces morceaux sont tirés de Mozart, de Beethoven.....

— Bah! bah ! de vos «compositeurs du jour», pas vrai ? Hé bien, voyez-vous, tous vos «compositeurs du jour» n'y entendent rien. C'est savant, tant que vous voudrez. Mais qu'est-ce que ça me fait moi que ce soit savant? C'est sec, c'est froid. Vous voyez, M. l'organiste, que je vous parle avec sincérité. Ah! quant à moi, je suis «Saint Jean bouche d'or.» Vous voulez avoir mou avis, le voila tout craché. Je n'y vais pas par quatre chemins, moi... Ah! mais, j'oubliais l'essentiel, finit-il brusquement en se retournant vers son armoire et y prenant deux petits rouleaux de papier blanc. Voilà, ajouta-t-il, ce qui vous revient à vous; et voilà de quoi offrir à déjeuner à vos deux «camarades»; je regrette, qu'il n'y ait pas davantage.

L'organiste était pâle, silencieux, et comme pétrifié:

.....gelidusque per ima cucurrit  
Ossa tremor

— Tenez, M. l'abbé, dit-il en faisant un violent effort sur lui-même pour se donner un air naturel et tranquille, permettez-moi de vous rendre ces 30 fr. pour vos pauvres, les pauvres de la paroisse, et, quant à ces messieurs, à «mes camarades», ils m'ont chargé également de vous faire accepter dans la même intention la somme, que vous destiniez à leur déjeuner. Ces messieurs sont déjà partis.

— Mais ce n'est pas possible! c'est incroyable! fit l'ecclésiastique en proie à la plus grande surprise. Il était beau d'étonnement! Mais c'est inouï! Je n'ai jamais vu ça. Comment! pas le moindre «pour boire», pas seulement une «demi-tasse»!

— Non, M. l'abbé, pas même un «canon».

Là-dessus, l'organiste tourna sur ses talons.

Au moment où il allait sortir, le chef des chantres, M. H..... rentrait revêtu de son surplis, son serpent sous le bras. L'ecclésiastique ne cessait de murmurer à part lui: Mais c'est inouï! ça ne s'est jamais vu!

// 212 // L'organiste, s'adressant au chef des chantres : Dites-moi, M. H..., *quelle* était donc *cette* violoncelle que M. C.....avait fait jouer l'année dernière à la première communion? vous savez? cet homme si modeste qui ne voulut-pas dire son nom?

Pour toute réponse, M. H.....tourna le dos en haussant les épaules comme pour dire: Vous le savez aussi bien que moi!

— Je vous donne ma parole d'honneur, reprit l'organiste, que j'ignore absolument *quelle* était *cette* violoncelle.

— Laissez-moi donc tranquille, fit M. H....., d'un air goguenard.

Puis, se penchant vers son interlocuteur, il lui dit dans le tuyau de l'oreille: —Vous ne saviez donc pas que ce «farceur» de C..... leur avait amené le Cornet à Piston de la Chaumière du Mont-Parnasse!

C'est aux sons de cet agréable instrument, monsieur le Rédacteur, que j'ai l'honneur de prendre congé de vous.

**LA REVUE DE MUSIQUE ANCIENNE ET MODERNE, 1 avril 1856, pp.  
203-212**

Journal Title: LA REVUE DE MUSIQUE ANCIENNE ET  
MODERNE

Journal Subtitle: None

Day of Week:

Calendar Date: 1 AVRIL 1856

Printed Date Correct: Yes

Volume Number: PREMIÈRE ANNÉE

Year: 1

Series:

Pagination: 203 à 212

Issue:

Title of Article: DU MOIS DE MARIE ET GÉNÉRALEMENT  
DE LA MUSIQUE DANS LES ÉGLISES

Subtitle of Article:

Signature: Joseph D'ORTIGUE

Pseudonym: None

Author: Joseph d'Ortigue

Layout: Internal main text

Cross-reference: